

Lettre de la terre promise

Sylvie Fabre G.

Volume 44, numéro 4 (258), novembre 2002

Face au monde, figures du poète

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33010ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fabre G., S. (2002). Lettre de la terre promise. *Liberté*, 44(4), 76–79.

Lettre de la terre promise

Sylvie Fabre G.

Quand s'élève en moi la haie épineuse du temps – aubépine où cogne le vent du nord – je me sens le geste arrêté, l'esprit qui s'échoue. Le monde est un miroir terni. Nous suivons son office de mort après martyre et agonie : désastre d'une histoire qui semble si rétive à la vie.

Vais-je vous apprendre cette histoire malade de l'humain alors que vous la portez déjà chaque jour en vos mains ?

Le lierre du mal s'y enroule, vivace. Il pétrifie la source, nous rendant aveugles et sourds. Nous avons en héritage le cri d'angoisse, la perte et l'abdication. Quand apprendrons-nous à être à l'heure pour d'autres rencontres ? Quand accepterons-nous d'autres onctions que la violence ? Pourtant nous sont donnés la beauté vêtue de clair langage, le partage du ciel et de la terre, les visages dont chacun porte un nom.

Famine de nos noms sur nos lèvres. Famine du Nom sur mes lèvres.

Dans son recueillement, le poème s'écrit. Il me tire hors l'inconsolable pour construire une maison où les jours succèdent aux jours sans se perdre. Parole enveloppée de silence, il rend le chagrin à l'échec.

En son nulle part peut s'accomplir l'œuvre du cœur.

Ses lignes sont portées par les forces ascendantes qui inventent des migrations, ouvrent des fenêtres sur la réalité inaliénable et libre. Il y a une vérité des choses et de l'être que nous apprenons dans la ferveur. Ses mots nous précèdent et nous bercent d'avenir. Le poème les fait naître au présent. En lui nous trouvons notre humanité, caressant l'origine et la fin d'un même amour.

Ce qu'il nous donne ne peut se perdre. Dans le dénuement prodigieux, il monte la garde à la porte de nos âmes. Il n'oublie rien – douleur rendue à la douleur – l'écharde du monde, et le champ de la réparation.

Nous allons marcher sur la neige de ses mots et faire notre trace jusqu'à la terre promise.

Lettre de l'épreuve

Je pense à vous, ce soir, je me souviens, ici aussi de l'hiver à son inexorable, verglas, tempête, on ne sait plus dans quel égarement se tient le temps ni ce qu'il recèle de nous en ses glaces. Je pense à vous, je me souviens de l'épreuve du vivant.

La mort s'enracine dans les contrées du corps, la tristesse est son terreau. Elle raréfie le souffle, matérialise le cri. Nous vieillissons un peu plus vite chaque jour dans la défiance d'être à laquelle nous sommes soumis.

Vous écrire en cette fin de janvier est travail d'hiver. Le froid creuse l'âme, la terre gèle les mains qui tiennent les mots. Le froid pourchasse l'espoir, l'enjambe semaine après semaine. Comment s'en protéger autrement qu'en veillant jusqu'à épuisement ?

Dépouillée de tout artifice, la saison est sauvage. Sur les écrans, dans nos murs, l'hiver s'acharne. Enfants égorgés d'Algérie et d'ailleurs, victimes des misères, bras tendus des chômeurs, maladies, au bout de quelles ténèbres traçons-nous ce trait d'union de vous à moi, de nous à tous ? Nous ne faisons qu'ordonner les gémissements, repassant, pli à pli, la jupe fripée du monde. L'esprit parfois s'acharne à trouver le pourquoi, depuis Job l'homme n'a guère avancé, que c'est long. Je regarde la femme aux yeux délavés par la peur – à jamais flétrie. Je l'entends raconter le malheur. Je sais que vous ressentez l'exil d'âme, de chair auquel elle est soumise. Le soleil, l'herbe, les hommes oublient. La vie est une hémorragie.

Je pense à vous, je me souviens. Votre lettre d'aujourd'hui décrit la confiance trahie, les arbres éclatés. Nulle écorce, nulle peau tendre ne résiste aux coups du monde. Un jour pourtant vous m'avez dit que vous misiez sur les clartés du déchirement.

Vous écrire au plein de cet hiver est folle tentative : le cœur s'inscrit dans la chaleur des mots. Peut-être nous rendront-ils la douceur au plus vif de la froidure, douceur, qui sait, éternelle sous le gel.

Dans une parole broyée – éclipse et vide – l'appel cependant ne revient pas à l'appel. Derrière la saison il trouve le rôle incandescent de l'amour. Là se consomment nos imperfections, nos défaillances, là grandissent nos vérités.

Je pense à vous, ce soir, je me souviens de ce qui se recueille et à la fin se livre en nos hivers.